

CHAPITRE 3:

MENOPAUSE ET EFFROI

Dans le jeu sexuel, l'évocation de la ménopause suscite horreur, dégoût (*Abscheu*). Là se trouve sans doute une des racines du refus de reconnaître l'existence de ce sujet en psychanalyse. Si nous voulons y entendre quelque chose, il nous faut faire un détour par la tête de Méduse évoquée par Freud.

La façon dont il l'introduit n'est pas sans lien avec notre propos. Dans *Les Trois essais*¹, Freud nous laisse sur l'idée que la sexualité infantile aboutit à un choix d'objet hétérosexuel, sans que le primat de la zone génitale ait pu encore rassembler les pulsions sexuelles partielles. Affirmation qu'il nuance dans son article de 1923, en reconnaissant à la sexualité infantile, au sommet de son processus de développement, une véritable organisation génitale, qui diffère de l'organisation adulte en ceci que : *“pour les deux sexes un seul organe génital, le masculin, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du phallus.”*²

Freud pose, déjà dans ce texte - à propos de la difficulté à penser la castration de la mère - une forme d'équivalence bébé-pénis : *“C'est seulement plus tard, lorsque l'enfant s'attaque aux problèmes de la genèse et de la naissance des enfants et devine que seules les femmes peuvent mettre au monde des enfants, que la mère subit, elle aussi, la perte du pénis et que parfois sont édifiées des théories tout à fait compliquées qui sont censées expliquer l'échange du pénis contre un enfant.”*³ Nous voyons donc que, par cette équivalence, la mère se trouve nantie d'une certaine forme phallique : la possibilité d'enfanter. Freud venait d'observer que la conviction définitive de l'absence du pénis chez la femme peut mener à un degré de dépréciation, d'horreur de la femme, voire à une disposition à l'homosexualité : *“Ferenczi a récemment ramené à bon droit le symbole mythologique de l'horreur, la tête de Méduse, à l'impression produite par l'organe génital féminin dénué de pénis.”*

Dans le mythe, il s'agit de l'organe génital de la mère, précise Freud⁴ qui ajoute : *“Athéna, qui porte la tête de Méduse sur sa cuirasse, devient par-là même femme inapprochable, dont la vue étouffe toute idée de rapprochement sexuel.”*⁵

C'est au moment où la possibilité d'enfantement ne vient plus faire écran à cette béance que l'organe féminin acquiert sa dimension d'horreur. Freud lui-même nous donne confirmation de cette hypothèse. Dans son texte *La tête de Méduse*⁶, il rappelle qu'elle remplace la présentation de l'organe génital féminin dont l'action apotropaïque – capable de détourner le mauvais sort – était bien connue. Et il cite pour exemple ce fragment du Pantagruel de Rabelais, où le diable prend la fuite après qu'une femme lui ait montré sa vulve. Il s'agit de Papefiguière qui, il fallait s'y attendre, est une vieille femme.⁷ Mais qu'est-ce qui nous autorise à faire équivaloir *vieille* et *femme ménopausée* ?

Ce n'est pas uniquement cette parole du Talmud : *“Une femme est vieille, c'est à dire, atteinte par la ménopause...”*⁸ ; ni ce Congrès de Gynécologie et Psychosomatique où, à propos de la femme ménopausée, on se met à parler de déambulateur. Ce glissement d'une trentaine d'années, entre la cinquantaine et le grand âge, est habituel* et néanmoins terrifiant.

Est-ce le fait d'avoir encore plus de 30 ans à vivre qui est terrifiant ?, s'interroge Michèle Lachowsky⁹. Une longévité dépourvue de sens - *“une lente chronique d'une apoptose (mort cellulaire) annoncée”* - peut en effet faire très peur, surtout quand une difficile fin de vie des parents illustre ce naufrage. Alors *“comment envisager sereinement ce scénario que la scansion de la ménopause,*

cette balise, ne fait que rapprocher ? ” Connue pour ses travaux sur la ménopause, Michelle Lachowsky reçoit des femmes de la quarantaine qui viennent dans l’espoir d’exorciser leurs peurs face à “ *cette porte ouverte sur l’âge, le vieillissement et le grand âge.* ” ¹⁰¹¹¹²¹³¹⁵¹⁶¹⁸

La ménopause ouvre donc une porte où l’on glisse de *l’âge* - avec à peine une virgule pour les séparer - au *vieillissement* relié à son tour par une conjonction au *grand âge*. A partir de la ménopause, le temps chronologique cède, emporté par un temps logique qui ramasse trente années en une phrase. Voilà ce qui, me semble-t-il, est terrifiant dans la ménopause. A propos d’une femme de 20 ans, il ne viendrait à personne l’idée d’inscrire dans le même énoncé: *sa première expérience sexuelle, ses maternités et sa ménopause*. Et pourtant, chronologiquement, le temps qui les sépare est le même.

La romancière Lidia Ravera²¹, a écrit un essai - *best seller* en Italie – sur le difficile passage de la cinquantaine – ce moment où l’on n’est plus jeune sans être encore vieux. Puis, prise brutalement d’un vertige, elle se met à interroger la grande vieillesse. Or, ce grand écart, nos collègues analystes le font tout autant : si la rubrique *ménopause* est pratiquement inexistante *dans la littérature psychanalytique, la crise du milieu de la vie est parfois traitée dans des livres ou articles consacrés à la vieillesse.

L’homme garde *ad vitam aeternam* son potentiel de fertilité. Mais quand il aborde la fin de sa pleine maturité, il peut se sentir menacé par la perte de fécondité de sa femme et craindre de voir sur le corps de sa semblable, les marques du temps qui lui renverront en miroir les siennes²². Enfanter scande le temps. La puissance d’enfantement d’une nouvelle compagne – même quand elle ne fait pas d’un monsieur grisonnant un jeune père - le fait père d’un jeune enfant²³. Cette longévité terrifiante, cette *chronique d’une apoptose finale* - pour reprendre Laschowsky - se voit, imaginairement, mutée en avenir.

Pourquoi la ménopause d’une femme suscite-t-elle un pareil écrasement du temps ? Même Helene Deutsch²⁴ - qui aborde avec une finesse clinique, jamais égalée, les divers moments de la péri-ménopause - traite en bloc la période qui va de la cinquantaine à la mort, comme s’il fallait collaber ménopause et vieillesse . Et si ce collage avait une fonction dans l’économie psychique ? Et si cet escamotage était un tour de passe-passe visant à faire disparaître de l’irréprésentable ? Il me semble que nous pourrions, dans ce que Freud dit à propos de la ménopause, trouver des ébauches de réponse.

FREUD ET L’ACCROISSEMENT DE LA LIBIDO

Bien qu’il ne lui ait consacré aucun article, Freud a très souvent abordé le climatère dans ses écrits. Il en parle pour la première fois dans son texte de 1895, à propos de la névrose d’angoisse. En interrogeant les conditions étiologiques de son apparition, il dresse une liste de cas qui ont tous en commun un problème de non-satisfaction sexuelle, liste qui se termine par l’angoisse au moment du “ *climatère, lors du dernier grand accroissement de l’état de besoin sexuel* ”²⁵.

L’idée d’un accroissement du besoin sexuel, qui contraste avec ce qui se dit souvent d’une diminution de la *libido* au moment de la ménopause, Freud la gardera jusqu’à la fin de sa vie. d’ailleurs Il est à noter qu’on trouve dans ce texte la première occurrence du terme de libido dans son oeuvre. Elle survient pour parler d’un climatère au masculin auquel il attribue aussi un accroissement de libido : “ *Il y a des hommes qui, comme les femmes, présentent un climatère et, à l’époque où leur puissance diminue et leur libido s’accroît, produisent une névrose d’angoisse.* ”²⁶

Sans citer une classe d’âge spécifique, Freud remarque que les neurasthéniques tombent dans la névrose d’angoisse dès qu’ils délaissent leur mode de satisfaction sexuelle, fût-elle masturbatoire. Toutefois, précise-t-il, ce n’est que chez les hommes restés puissants et chez les femmes “ *non anesthésiques* ” que la névrose d’angoisse se développe. Et il ajoute : “ *les femmes, dans leur majorité, sont à tenir pour puissantes, une femme vraiment impuissante, c’est-à-dire vraiment anesthésique est peu accessible à la névrose d’angoisse et supporte les nuisances citées étonnamment bien.* ” ²⁷

Plus d'un siècle après, lors d'une consultation de ménopause, j'ai repéré quelque chose du même ordre : ce sont surtout les femmes désirantes sexuellement qui se montrent cliniquement angoissées face à ce qui leur arrive, les autres - que je propose d'appeler *renonçantes* - ne se plaignent pas d'angoisse. Leur corps, par contre, parle pour elles à travers les innombrables maladies somatiques auxquelles il va se consacrer.

En examinant les conditions étiologiques de la névrose d'angoisse, Freud affirme encore que “ *dans le senium (climatère des hommes), la libido ne faiblit pas ; mais il se produit, comme pendant le climatère des femmes, un tel accroissement dans la production de l'excitation somatique que la psyché s'avère insuffisante, de façon relative, à maîtriser cette dernière.* ”²⁸ Au moment du climatère d'une femme, les choses se passent, selon lui, de la même façon, et : “ *s'ajoute certainement encore le refoulement intentionnel du cercle de représentations sexuel, refoulement auquel la femme abstinent, luttant avec la tentation, doit se décider fréquemment, et il est possible qu'à l'époque de la ménopause l'horreur que la femme vieillissante ressent à l'égard de la libido devenue excessive agisse de façon semblable* ”²⁹.

En 1912, Freud fait à nouveau allusion à la ménopause³⁰. Il étudie les rapports entre la maladie névrotique et la frustration – traduite actuellement, dans les Oeuvres Complètes, par *refusement*. Il remarque que nous pouvons voir tomber malades des sujets, jusque là en bonne santé, à qui aucune expérience vécue nouvelle ne semble s'être présentée. Un examen plus poussé du cas montre pourtant qu'une modification s'est produite chez eux : “ *Du fait qu'une certaine période de la vie est atteinte, conjointement à des processus biologiques régis par des lois, la quantité de libido, dans leur économie animique, a connu un accroissement qui, à lui seul, suffit à renverser l'équilibre de la santé et à instaurer les conditions de la névrose. Comme on sait, de tels accroissements de libido plutôt soudains sont régulièrement liés à la puberté et à la ménopause, au moment où les femmes atteignent certains âges.(...) La stase de la libido est ici le facteur primaire, elle devient pathogène par suite du refusement relatif de la part du monde extérieur, lequel aurait encore continué à accorder satisfaction à une revendication libidinale moindre. La libido insatisfaite et stasée peut rouvrir les voies à la régression.* ” Il se passe alors, explique Freud, ce qui est habituel lorsqu'un sujet perd son objet d'amour dans le monde extérieur : il devient névrosé, et il rappelle le fameux adage selon lequel bonheur coïncide avec santé, et malheur avec névrose.

Freud insiste donc sur l'idée d'un accroissement de la libido au moment de la ménopause. Pulsions sexuelles accrues que le monde refuse de satisfaire. Est-ce toujours vrai ? Qu'en est-il de la sexualité des femmes à la ménopause ?

SEXUALITE ET MENOPAUSE

Alain Corbin³¹ rapporte qu'avant la première guerre mondiale, des traités de médecine à l'usage des couples mariés - comme celui de Bergeret - dénonçaient avec une extrême virulence “ *la copulation avec l'épouse stérile et avec la femme ménopausée : deux figures ravageuses aux amours inutiles, tumultueuses, excessives, dont aucune crainte ne vient endiguer les débordements. Menaces pour la morale, ces Messalines conjugales aiment à "se livrer à des coïts effrénés", selon Bergeret, qui épuisent leur partenaire.* ”³² Corbin veut se rassurer en soulignant le fossé culturel qui sépare ce monde d'une société comme la nôtre, où les femmes prennent la pilule.

Il est vrai que l'âge de la retraite amoureuse recule sans cesse. Après la deuxième guerre mondiale, des modifications importantes sont apparues, processus qui s'est encore accentué dans les vingt dernières années. Si, en 1972, seulement 50 % des femmes françaises mariées, âgées de plus de cinquante ans, étaient encore actives sexuellement, vingt ans plus tard, c'est 80 % des femmes de cet âge vivant en couple qui gardent une activité sexuelle.

J'ai repris, attentivement, les données démographiques³³ car elles sont utilisées, sur un mode très réducteur pour discréditer tout ce que Freud pouvait avancer. Or, on constate que, de nos jours, les femmes parvenues à la ménopause éprouvent plus de difficulté à trouver des partenaires sexuels qu'auparavant. Et pas uniquement des partenaires de vie, mais tout simplement des partenaires sexuels. C'est une réalité de nos sociétés, clairement exprimée dans les études démographiques.

Lorsqu'elles ont un partenaire de vie du même âge, elles se trouvent parfois confrontées aux difficultés liées à ce que Freud appelait le *climatère masculin*. Il est un fait, que les andrologues décrivent bien : à la fin de la cinquantaine, les hommes connaissent souvent une baisse de leur puissance sexuelle.

Le non-rapport sexuel, cher à Lacan, prend ici une réalité pathétique : au moment même où une femme connaît un formidable accroissement de sa libido sexuelle, quand enfin elle a fait les deuils nécessaires dans son rapport à la mère³⁴ et qu'elle est enfin prête à accepter qu'un homme puisse la faire jouir vaginalement, voilà que c'est l'époque où la puissance de son partenaire diminue.

Deutsch et le surcroît d'excitation sexuelle

Dans son livre *La psychologie des femmes*, Helene Deutsch(1944)³⁵ propose le premier texte psychanalytique entièrement consacré à la question de la ménopause, elle y soulève un vaste ensemble des questions cliniques, rarement dépassé.

H. Deutsch distingue deux moments différents : la *péri-ménopause* et la *ménopause* proprement dite. Ce qu'elle appelle *péri-ménopause* correspond à la première période de ratées des règles, voire à leur cessation. Néanmoins - et elle insiste - *l'appareil sexuel endocrinien n'a pas encore cessé de fonctionner dans son ensemble*. Cette période se caractérise par un accroissement de l'excitation sexuelle, une aptitude sexuelle plus grande, et, selon les femmes, une lutte plus ou moins sévère contre ces mouvements, comme à l'époque de la puberté.

Cette partie du chapitre d'Helene Deutsch a d'autant plus d'importance que ce surcroît d'excitation sexuelle à la ménopause, pourtant déjà décrit à plusieurs reprises par Freud, est méconnu dans, pratiquement, l'ensemble de la littérature psychanalytique et scientifique. La sexualité, à ce moment de la vie, serait-elle soumise à des tabous?

Seraient-ils à l'origine d'un déni également partagé par les femmes, les médecins qui les écoutent, les chercheurs qui les interrogent et les analystes qui n'en parlent jamais ? Il n'y a que la littérature, le cinéma et les feuilletons brésiliens pour reconnaître l'importance du désir sexuel des femmes de cet âge. Mais, dans ces histoires, le destin de ces femmes qui ne renoncent pas est souvent tragique. Ne peuvent y échapper que celles qui, malgré leur âge, restent par miracle capables d'enfanter (Chéri, Mann, Zweig, Laços de familia).

C'est cette flambée de l'excitation sexuelle, poursuit Helene Deutsch, qui donne à la ménopause sa réputation d'« âge dangereux ». Et pourtant, dans son texte de 1944, elle n'est guère tendre avec ces femmes qui se fardent et essayent de se plaire encore devant le miroir. Elle leur reproche aussi de s'entourer d'hommes à qui elles plaisent, surtout si elles les choisissent dans une classe sociale inférieure. Elles remettent en question leur choix de mariage, tout en se laissant approcher par des individus louches, dit-elle.

Cette intransigeance envers le désir chez une femme mûre tiendrait-elle aux valeurs puritaines américaines ou relèverait-elle de ses propres dépits? La question vaut d'être posée car, en 1924, dans son premier texte sur la question, ce constat ne suscite pas les mêmes critiques.

Helene Deutsch a alors soixante et un an. Son biographe, Paul Roazen, raconte comment sa deuxième analyse avec Abraham, s'est trouvée dès le départ bloquée. Freud, avec qui elle avait fait une première tranche, avait écrit à Abraham pour lui parler du couple – celui d'Helene Deutsch - qu'il ne fallait pas ruiner par la psychanalyse. Helene, elle, se posait de sérieuses questions sur ce couple et l'épanouissement libidinal qu'elle n'y trouvait pas et qu'elle avait connu avec Lieberman, son amant. Elle finit par penser que son analyse a été un échec.

Cette analyse coïncide avec son premier texte sur la ménopause. Nous pouvons penser que ce texte de 1924 prend en compte ses difficultés conjugales - dont elle-même parle en

analyse - et sa vie amoureuse à ce moment-là³⁶. Une phrase de ce premier texte disparaîtra, d'ailleurs, dans le suivant: “ *une femme se sent, alors, prête à vivre n'importe quelle passion* ”.

Voyons comment, vingt ans plus tard, elle analyse le cas d'une de ces femmes. Après un premier divorce, sa patiente s'était remariée avec un homme raffiné, gentil et passif de qui elle eut trois enfants. Bien qu'elle reste frigide avec ce second mari, ça n'empêche pas Helene Deutsch de qualifier ce mariage d'heureux. Après tout, le bonheur, c'est peut-être quand il n'y a pas trop de jouissance. Et voilà qu'à l'âge de 50 ans sa patiente se met à regretter son premier mari, qu'elle avait inconsciemment choisi afin de réaliser des fantasmes de viol, caractéristiques de la puberté. Il s'était d'ailleurs mal conduit avec elle. Mais, avec lui, elle jouissait. Helene Deutsch analyse l'abandon de son mariage pour le retrouver comme l'expression d'un ébranlement de la fierté à la ménopause.

Elle n'imagine pas un instant que cette femme puisse ne plus être inébranlable et pouvoir maintenant se permettre une jouissance proprement féminine³⁷. N'est-ce pas justement la fierté qui joue dans ce roc du féminin dont se plaignent Freud et Lacan? La jouissance que l'amant pourrait offrir avec son organe, n'est-elle pas refusée, car sa simple vue blesse la fierté de celle qui en est dépourvue? C'est à propos de l'hystérique que Lacan³⁸ rappelle dans ces termes les effets du *Penisneid*. Selon Helene Deutsch, il s'agit là d'hystériques: “ *Beaucoup de femmes qui furent frigides durant la période de reproduction, deviennent maintenant sexuellement sensibles (...) les fantasmes sexuels importuns sont liés à de violents orgasmes vaginaux réactionnels, même chez des femmes qui n'étaient pas excitables vaginalement auparavant* ”³⁹. Mais, ce qui me semble important de souligner, c'est qu'elle n'attribue à cela apparemment aucune valeur positive.

De pareilles idées mettraient-elles en danger un Moi qui doit toujours rester fort? Nous savons combien cette notion est chère aux américains de l'*Ego Psychology*.⁴⁰ Les jeux pulsionnels du désir sexuel supposent que le sujet féminin soit capable de se faire l'objet de l'autre.

Si, sur un plan théorique, Deutsch a souvent combattu les idées d'Hartmann, il lui est arrivé, d'après son biographe, de raisonner parfois à l'intérieur de ce cadre⁴¹. Mais ce texte sur la ménopause, plus que les autres parties de son livre me semble dévoiler un combat de Deutsch avec Helene. Ces questions, sont aussi les siennes et c'est peut être cela qui donne à ce texte sa richesse et ses limites. “ *Sans doute Helene avait-elle décidé de passer sa vie avec Felix, mais elle ne pouvait s'empêcher de caresser l'idée d'un autre type de vie* ”, nous dit son biographe.

Lorsqu'elle s'est trouvée à l'aube de la quarantaine, Lieberman – son amant de jeunesse⁴² - a renoué leurs rapports épistolaires. Il voulait la revoir, voyager avec elle. Elle s'en est défendue, arguant de ses cheveux gris, à quoi son ancien amant avait répondu: “ *Ne te vante pas de tes cheveux gris, je n'ai pas trouvé dans ma vie de femme plus belle, plus raffinée et digne d'amour que toi* ”⁴³. Mais l'issue de son analyse fut qu'elle resta avec Felix. Peut-être que donner raison à son analysante équivaudrait, pour Helene Deutsch, à condamner ce qu'Abraham avait fait et, pire encore, à condamner Freud.

Dans un premier temps, Helene Deutsch se contente de dire que: “ *toutes ces femmes qui ne sont plus capables de maîtriser leurs besoins libidinaux accrus et qui sont poussées à mettre en actions leurs fantasmes répètent leur puberté psychologique* ”⁴⁴. Puis elle revient sur cette question de l'accroissement de l'excitation sexuelle: serait-il d'origine endocrinienne? Mais alors, une involution devrait-elle commencer par une augmentation de cet organique qui ensuite va diminuer? Cette intensification serait plutôt, selon elle, proprement psychique, une réaction au processus de déclin, une surcompensation.

Helene Deutsch aborde également le problème de l'affaiblissement de la puissance sexuelle chez certains maris⁴⁵, au moment précis où leurs femmes demandent qu'ils les désirent avec plus d'ardeur. Bien qu'elle reste empêtrée dans les limites de sa propre psychanalyse - avec Freud, puis avec Abraham -, l'auteur a néanmoins la sensibilité et le

courage de décrire les situations cliniques propres à ce moment de la vie d'une femme. Ce courage de parler ainsi de la sexualité à la ménopause, on ne le retrouvera que dans la presse féminine des années 90 ; et encore sur un mode sensationnaliste du genre : “ *Bombe sexuelle à 50 ans* ”⁴⁶.

Données populationnelles

En décembre 1997, paraît dans la revue de l'Institut National d'Études Démographiques un dossier sur les comportements sexuels et les transformations sociales, dans lequel un long article est consacré à la vie sexuelle après 50 ans. Les auteurs, toutes deux à l'INED, Christiane Delbès et Joëlle Gaymu⁴⁷ sous un titre sympathique, *L'automne de l'amour*, comparent deux enquêtes sur la sexualité des français - l'enquête Simon réalisée en 1970 et l'enquête ACSF qui date de 1992 - en interrogeant les modifications des comportements sexuels des personnes de plus de 50 ans au cours de ces vingt ans.

Elles constatent en effet, dans cette catégorie d'âge (au-delà de 50 ans), une plus grande activité sexuelle en 92 qu'en 70. Cette donnée prend d'autant plus de relief qu'un livre sur la sexualité en France⁴⁸, paru la même année, conclut que, dans l'ensemble, les mentalités n'ont guère évolué, ce qui conduit son auteur, Maryse Jaspard, à clore son ouvrage sur ces mots : “ *La libération sexuelle apparaît, plus que jamais, comme un des grands mythes du XX^e siècle* ” Rien là qui puissent surprendre vraiment un psychanalyste.

Delbès et Gaymu rappellent pour commencer que “ *traditionnellement, toutes les sociétés ont toujours eu du mal à se représenter, voire à accepter, la sexualité des personnes âgées, en particulier des femmes âgées qui ne peuvent plus procréer* ”⁴⁹. Remarquons l'emploi du terme “ âgé ” pour définir les femmes qui ne peuvent plus procréer. Il est vrai que Delbès travaille à la Fondation Nationale de Gérontologie.

On savait, depuis les années 50⁵⁰, que certaines personnes de plus de cinquante ans, voire même de plus de soixante ans, continuaient à avoir une vie sexuelle active. Mais aussi qu'une forte proportion - surtout parmi les femmes – n'avait plus de relations sexuelles et que la fréquence de ces relations diminuait chez les personnes sexuellement actives. Résultats que l'enquête française de 1970⁵¹ confirmait. Ce ralentissement, voire cet arrêt, de la vie sexuelle après 50 ans serait-il un simple effet de l'avancée en âge ? Les auteurs penchent plutôt pour ce qu'ils appellent : un *effet de génération*⁵².

Pour l'étudier, ils confrontent les données de la classe d'âge 50-69 ans, à vingt ans d'écart, et, pour cela, comparent les observations de l'enquête de 1970 avec celles de 1992⁵³. Vingt ans plus tard, cette classe d'âge se montre plus libre sur le plan sexuel: les aînés ont bien plus souvent une vie sexuelle aujourd'hui qu'hier⁵⁴. Phénomène qu'ils attribuent à l'*effet de génération*. La contraception ayant séparé sexualité et reproduction, l'aspect hédoniste de la sexualité devient pensable, ce qui permet de concevoir une sexualité après la ménopause. Il faut ajouter à cela l'âge plus tardif du veuvage et le recul du vieillissement physique : à âge égal l'état de santé est meilleur⁵⁵. Cela ressemble plutôt à une bonne nouvelle.

Mais est-ce qu'une même catégorie de population va modifier, avec l'âge, ses propres comportements sexuels ? Pour y répondre, les auteurs comparent les comportements d'une population entre 30 et 49 ans, en 1970, à ses comportements en 1992, entre 50 et 69 ans⁵⁶.

Là, le tableau s'assombrit. Une personne sur cinq n'a pas eu de rapport sexuel depuis au moins un an⁵⁷. Et, entre cinquante et soixante ans, le pourcentage de personnes sexuellement inactives va doubler. La privation sexuelle s'accroît avec l'âge. Ils sont moins souvent mariés et trouvent plus difficilement des partenaires occasionnels. Mais, même chez ceux qui vivent en couple, l'abstinence augmente avec l'âge, surtout chez les femmes⁵⁸. Elles ont, en

outre, beaucoup de difficultés à se lancer dans une aventure. Il y a, en effet, de grandes différences entre les hommes et les femmes. Si entre 50 et 69 ans la quasi-totalité des hommes (90%) a une vie sexuelle, 28% des femmes en sont déjà privées. Pour elles, la vie amoureuse n'est plus de leur âge. Ces résultats corroborent les études faites dans d'autres pays. La différence homme-femme est due surtout à la moindre probabilité des femmes de se remarier⁵⁹. Même mariées, cependant, les femmes sont plus souvent sans partenaire sexuel.

La différence homme-femme nous intéresse au plus haut point dans notre recherche autour de la ménopause. Si l'on compare les *femmes en couple* âgées, en 1970, de 30 à 49 ans aux mêmes quand elles ont entre 50 et 69 ans, le nombre de celles n'ayant plus de rapport sexuel s'est multiplié par quatre. Pour les hommes de la même génération, il n'augmente pas. Ce décalage peut s'expliquer par le fait que les hommes de ces classes d'âge sont souvent mariés avec des femmes plus jeunes, mais aussi parce qu'ils ont plus souvent des relations extra-conjugales.

L'opposition homme-femme est encore plus marquée chez ceux qui n'ont pas de conjoint. Il y a d'abord un rapport démographique particulier: les femmes sont deux fois plus nombreuses que les hommes à vivre seules. Mais les auteurs insistent, chiffres à l'appui, sur *la dévalorisation sociale* – et j'ajouterai *sexuelle* – de la femme ménopausée. Entre 30 et 49 ans, seules 18% des femmes qui vivent seules n'ont pas eu de partenaire sexuel depuis un an. Entre 50-69 ans, 73% de ces mêmes femmes n'ont plus de vie sexuelle⁶⁰ ! Ajoutons à cela que, dans 70% des cas, les hommes ont eu leur dernier rapport avec une femme d'au moins 5 ans plus jeunes qu'eux. Les femmes, elles, n'ont eu de rapport qu'avec des hommes de leur âge ou plus âgés qu'elles.

Les auteurs s'attardent ensuite sur l'espacement des rapports sexuels au fil de l'âge. Les aînés ont aujourd'hui une sexualité plus active que ceux d'hier; ils interrompent moins souvent leur vie sexuelle à 50 ans qu'il y a 20 ans. En outre, la fréquence de leurs rapports sexuels s'est accrue, même pour les femmes. En 1970, les femmes mariées étaient 52% à avoir eu un rapport sexuel dans le mois précédent. En 1992, elles sont 64%. Mais, quoi qu'il en soit, l'activité sexuelle ralentit par rapport aux cadets. C'est entre 30 et 49 ans que la vie sexuelle est la plus intense⁶¹. Globalement, à cet âge, 90% parlent d'au moins un rapport au cours du dernier mois et la moitié affirme avoir eu plus de dix rapports pendant la même période. Il n'y a pas de différences notables entre hommes et femmes. A partir de la cinquantaine, les choses changent. Le nombre d'hommes à avoir eu au moins un rapport au cours du dernier mois est sensiblement le même (86%), alors qu'il n'y a plus que 64% des femmes dans cette situation. Par contre, l'intensité décroît chez les deux sexes, mais comme toujours, beaucoup plus chez les femmes. Les hommes ne sont plus que 23% à déclarer plus de 10 rapports dans le mois, ce n'est plus le cas que de 11% des femmes, quand elles étaient 47%, vingt ans auparavant. Après 50 ans, même à situation matrimoniale égale, les hommes déclarent avoir plus de relations sexuelles que les femmes. Il y a bien sûr, nous l'avons dit, les partenaires plus jeunes et les expériences extra-conjugales des hommes, mais, pour les auteurs de l'article, d'autres facteurs sont à prendre en compte pour expliquer la sur-déclaration masculine.

Les auteurs observent que les femmes plus âgées sont nettement moins nombreuses à apprécier les préliminaires. Il semble aussi qu'elles aient, au-delà de 50 ans, une plus grande difficulté à atteindre l'orgasme. J'ai retrouvé cette remarque dans d'autres études. Quelques notes réjouissantes se glissent quand même dans ce tableau de la sexualité après 50 ans. L'obtention du plaisir par des caresses du partenaire était plus rare chez les aînés de 1970 : ils n'étaient que 50% à avoir, ne serait-ce qu'une fois dans leur vie, atteint l'orgasme grâce à des caresses. Vingt ans plus tard, ils sont 70%. Si, en 1970, les 30-49 étaient 70% d'hommes et

60% de femmes à avoir expérimenté le plaisir avec des caresses, ces mêmes personnes (ou presque), vingt ans plus tard, sont 80% à l'avoir expérimenté. Autrement dit, c'est en vieillissant qu'ils ont découvert ce plaisir. Les auteurs rappellent, bien sûr, le rôle de la libération des mœurs mais soulignent aussi que l'avancée en âge ouvrirait à une meilleure connaissance des désirs, plaisirs et besoins de l'autre. Ils en concluent que le passage d'une sexualité de procréation et de devoir à une sexualité plus centrée sur le plaisir a eu des répercussions positives sur la vie intime des couples.

Ainsi de la sensation de bien-être ressentie après le rapport sexuel. Si en 1970, les femmes entre 50-69 ans étaient 40% à connaître ce bien-être, elles sont 77% en 1992. Les femmes qui ont entre 30-49 connaissent plus de bien-être que leurs aînées. Elles n'étaient que 57% en 1970, vingt ans après, celles de 30-49 ans sont 88% .

Les auteurs écrivent que: “ *La croissance, depuis 20 ans, de la proportion des aînés ayant une vie sexuelle prouve que la réprobation sociale et par voie de conséquence une autocensure - passé un certain âge, avoir une vie sexuelle, serait considéré comme inconvenant*⁶² - étaient alors et peut-être encore, partiellement à l'origine de l'arrêt de la sexualité active ”⁶³.

A propos des problèmes d'érection, Delbès et Gaymu rappellent que 60 ans marque le seuil d'une vive accélération de cette difficulté. Et ils associent, immédiatement, sur la plus grande difficulté des femmes, après 50 ans, à atteindre l'orgasme.

Cette étude de population apporte un élément intéressant qui vient contredire les observations des gynécologues en cabinet. Si la diminution des œstrogènes, suite à la ménopause, peut entraîner une sécheresse vaginale, la recherche ACSF de 1992 indique que les femmes plus âgées se plaignent moins de douleurs que leurs cadettes. Il est probable que toutes les études dans la littérature médicale qui constatent une croissance des douleurs avec l'âge se sont appuyées sur une sélection biaisée, puisque la dyspareunie serait une forte raison de consulter. Une autre donnée intéressante de cette enquête révèle que si l'orgasme est plus difficile à atteindre pour certaines femmes, le désir féminin ne varie pratiquement pas au fil des âges. Mais, quel que soit l'âge, les femmes connaissent plus fréquemment que les hommes des absences ou insuffisances de désir.

En reprenant les enquêtes croisées des générations de 1921-1940, les auteurs constatent que les femmes ont vu, en vieillissant, leur satisfaction s'accroître fortement, alors qu'elle restait, pour les hommes, au mieux, stable. La sexualité des femmes s'épanouirait-elle avec le temps? C'est ce qu'il me semble en tant qu'analyste. Il y a, pour chaque femme, une véritable bataille à gagner contre les propres résistances de son moi qui l'empêchent de jouir de ce que son partenaire a à lui offrir. La jouissance proprement féminine demande un long parcours pour être conquise. Fort surpris de cela, les auteurs écrivent: “ *Il semble que le vieillissement physiologique et la durée du mariage n'aient pas sur la satisfaction une répercussion aussi négative* ”⁶⁴.

Les auteurs remarquent que chez les femmes n'ayant pas problème sexuel, la satisfaction est plus forte à 50-69 ans qu'elle ne l'était à 30-49 ans⁶⁵: “ *les femmes au soir de leur sexualité, détiennent alors, le record de la satisfaction* ”⁶⁶. Comment entendre cela? Six ans avant la parution de ce rapport, Madeleine Gueydan avait déjà observé ce type de phénomène dans sa clinique.

D'une jouissance féminine enfin possible

Madeleine Gueydan a été, longtemps, la seule psychanalyste à avoir consacré un ouvrage à la ménopause⁶⁷. Pourquoi, certaines femmes, ne connaissent-elles qu'à ce moment-là de leur vie une jouissance proprement féminine?, se demande-t-elle.

Pour y répondre, elle s'appuie sur une hypothèse optimiste et néanmoins intéressante. Tant qu'une femme est mère, l'enfant - en tant qu'équivalent phallique - vient combler chez elle le creux du désir, en bloquant la substitution métonymique sans fin qui lui est propre. La ménopause - parce qu'elle introduit une rupture, parce qu'elle affirme une impossibilité - introduirait à nouveau la castration. Il y aurait alors une réouverture de l'inconscient. Gueydan voit donc dans la ménopause une possibilité d'élaboration *secondaire* : un remaniement du matériel psychique en fonction d'un nouveau but. Ce remaniement de l'Œdipe permettrait - enfin - aux femmes de renoncer au maternel et à leur mère⁶⁸.

Une des conséquences de cette liberté retrouvée va être l'instauration d'une pulsion libidinale accrue qui se manifesterait aussi bien dans un désir sexuel intensifié que dans des actes de sublimation. " *Méfions-nous de cette idée commune qu'à la ménopause le désir sexuel décline. Ou il y a renoncement par refoulement, ou il y a une exacerbation qui entraîne parfois culpabilité ou gêne* " ⁶⁹. Gueydan se situe là dans la droite ligne de Freud et de Deutsch et à contre courant de la littérature actuelle.

Certaines femmes affirment - dit-elle - qu'elles n'ont jamais été aussi satisfaites dans leurs rencontres sexuelles qui, si elles sont moins fréquentes, sont d'une qualité érotique bien supérieure.

Ces remarques se retrouvent, nous l'avons vu, sur des échantillons représentatifs des femmes françaises. Mais ces études ne sont pas en mesure de proposer des hypothèses psychanalytiques sur les causes de ce qui est là constaté. Comment expliquer que certaines femmes dépassent leur frigidity justement à la ménopause ? Rappelant que la mère ne peut procurer de jouissance du vagin, car c'est le seul endroit du corps de la fille qui lui est fermé, Gueydan fait l'hypothèse suivante: ne pas avoir de jouissance vaginale peut être une façon de ne pas renoncer à sa mère qui resterait présente dans cette absence de jouissance.⁷⁰ L'auteur propose de penser que lorsque le deuil du maternel a pu se résoudre à la ménopause, cette jouissance devient possible et correspond à l'acceptation de l'homme qui séparera de la mère. Voilà une hypothèse intéressante et une bonne nouvelle.

Le collectif féministe de Boston⁷¹ s'interroge sur cette plus grande satisfaction que disent trouver les femmes ménopausées dans leurs rapports sexuels avec leur partenaire. Serait-ce que, les enfants partis, il y a plus de temps pour se consacrer l'un à l'autre ? Les partenaires apprendraient-ils avec le temps, à mieux se connaître, à en savoir plus sur le plaisir sexuel de l'autre ?

Je ne crois pas qu'il s'agisse du passage du temps en soi, même s'il est vrai que les deuils nécessaires pour accéder à une jouissance proprement féminine en demandent. Encore faut-il pouvoir faire le deuil de la jouissance phallique du maternel. Dans le rapport sexuel, pour qu'une femme puisse jouir de cet organe que l'homme souhaite lui offrir et qui lui manque, il y a certains franchissements logiques incontournables. Faute de quoi, face à cet Autre nanti, elle risque surtout de ressentir de l'angoisse. Il conviendrait cependant d'adjoindre une réflexion sur les conditions d'érosion possible du roc du féminin - le fameux *Penisneid* - et voir comment articuler ces deux registres.

Le point de vue du gynécologue

Dans une enquête sur ménopause et sexualité, Bourgat⁷² avait mis en évidence que " *pour 15% des femmes interrogées le plaisir augmente avec l'âge* ". Le Dr Mimoun⁷³ dit rencontrer cela, régulièrement, en consultation gynécologique : certaines femmes ne connaissent en effet l'orgasme qu'après la ménopause. Dans cette période ménopausique, une majorité d'entre elles relatent des modifications de la sexualité avec notamment une diminution de la libido, de la fréquence et de la qualité des rapports.

Sur le plan hormonal, si l'administration des oestrogènes – les hormones proprement féminines – ne semble pas modifier sensiblement le désir sexuel, la situation est très différente quand des hormones mâles sont données. Les chercheurs observent alors une augmentation de la motivation sexuelle, des fantaisies, du désir et de la stimulation⁷⁴. Ceci n'est pas sans rappeler ce que Freud affirmait: la libido est une et masculine.

Le Dr Mimoun cite Bachmann⁷⁵ et sa revue de la littérature réalisée à partir de 35 articles traitant de l'influence de la ménopause sur la sexualité. Il en ressort que la diminution du niveau d'oestrogènes a de multiples effets, dont certains vont changer la forme du corps. Et Mimoun ajoute “ *Pour de nombreuses femmes, ces changements suscitent une image dépréciée du corps, une mauvaise estime d'elles-mêmes et éventuellement une perte du désir sexuel* ”⁷⁶.

Remarquons d'emblée que le lien entre diminution des oestrogènes et perte du désir sexuel passe, en fait, par un problème avec l'image du corps⁷⁷. Parmi les transformations du corps, il cite l'arrêt des règles, la prise de poids et l'altération de la silhouette.

A cette image dépréciée du corps, dit Mimoun, vont venir s'ajouter les représentations qu'une société se fait des rapports qu'une femme ménopausée doit entretenir avec le sexe. Si cette société considère qu'elle doit peu s'y intéresser, cela se répercutera sur sa sexualité. Le fait même de croire que le déclin sexuel est corrélé à la ménopause induit sa diminution, ajoute-t-il. Nous sommes donc là face à un pur effet de discours.

Dans son enquête sur la ménopause au Maroc, Soumaya Guessous⁷⁸ rapporte qu'une femme qui ne saigne plus, est morte sexuellement tandis que celle qui continue à apprécier le coït est folle. Selon son étude, 82% des femmes ménopausées au Maroc refusent la sexualité. Il faut reconnaître qu'une grande partie d'entre elles n'y avaient jamais pris plaisir. Voici un exemple extrême mais qui indique bien comment une modification dans le corps - la fin de la possibilité d'enfanter - peut venir se nouer à un interdit radical. Depuis l'arrivée à la ménopause de la génération des femmes qui ont connu la pilule, on tend à croire, en France, que la vie sexuelle à cet âge n'est plus un tabou ; elle serait de plus en plus recherchée.

La majorité des études, rappelées par Bachmann, évoquent cependant une diminution de l'intérêt pour la sexualité. Les transformations corporelles ne sont qu'un facteur déclenchant qui fait renaître la crainte d'être rejetée, d'être exclue, de ne pas être aimée, souligne Mimoun.

Chez une femme, il me semble qu'il y a, en effet, une pente structurelle vers ce type de crainte de perte d'amour, surtout quand l'image corporelle est touchée. Mais l'hypothèse qu'une femme puisse renoncer à la sexualité par refoulement, comme le propose Gueydan, peut avoir d'autres causes psychodynamiques. Voyons lesquelles.

FANTASMES INCESTUEUX ET EFFROI

De 1895 à 1937, Freud affirme qu'il y a une augmentation de la libido au moment de la ménopause. Sur de nombreux points, Freud a su reconnaître qu'il avait changé d'opinion, là il n'en change pas, tout comme il a tenu à mettre en parallèle ménopause et puberté.

Ce parallèle, Helene Deutsch l'a repris, en faisant l'hypothèse de l'existence - comme à la puberté - de fantasmes incestueux. Ils seraient responsables de la lutte contre l'émergence de toute fantaisie sexuelle, surtout si l'objet incestueux, maintenu inconscient, est actuellement le fils ou un substitut. Ce qui, à mon sens, mériterait le nom *de complexe de Jocaste*. La deuxième partie de ce livre y sera consacrée.

Deutsch pense que l'horreur qu'une femme ménopausée ressent à l'égard de sa libido, le besoin de la fuir, est due à ces fantasmes incestueux liés au fils devenu homme.

Souvenons-nous que les études de populations indiquent qu'un certain nombre de femmes montrent une désaffection, voire abandonnent toute vie sexuelle à ce moment de la vie. On pourrait évoquer la réelle difficulté à trouver des partenaires sexuels pour des femmes

de cet âge, mais les études constatent cette désaffection même chez celles qui ont un partenaire. La réponse habituellement apportée à ce phénomène, c'est – contrairement à ce que pensait Freud – une baisse de la libido. Une telle hypothèse permet d'écarter toute comparaison entre ménopause et puberté et rendrait caduque l'idée défendue par Freud et Deutsch d'une angoisse suscitée par cette nouvelle poussée libidinale.

Il m'a semblé possible d'envisager cette désaffection comme l'effet du *complexe de Jocaste*.

Le cas n'est pas rare. Il est même typique de la position d'un nombre respectable de mères ménopausées, vouées à l'amour du fils – juives, italiennes et autres - qui font l'objet de bon nombre de nos plaisanteries. Le prix à payer pour garder l'amour du fils n'est, après tout, que l'abandon de l'intérêt pour la sexualité.

Or l'hypothèse même de l'existence de ces fantasmes incestueux - pourtant clairement énoncée dans son texte et étayée par des exemples cliniques convaincants - n'a jamais été rediscutée pas les psychanalystes qui, par la suite, ont écrit sur la ménopause. Elle a presque toujours⁷⁹ été passée sous silence, comme si elle n'avait jamais été formulée. Si, depuis Freud, les fantasmes incestueux des fils par rapport à leur mère sont repris volontiers par n'importe quel psychanalyste, ceux de la mère envers son fils, devenu homme, sont inouïs. Il en existe pourtant quelques beaux exemples en littérature⁸⁰.

Nous pouvons entendre mieux pourquoi le thème de la ménopause suscite effroi, même chez des psychanalystes. D'autant que ceux qui publient des textes sur la sexualité féminine sont souvent, eux même, en âge d'être concerné par ces questions.

Un demi-siècle conformiste : sans Freud et sans effroi

L'idée de Freud d'une demande pulsionnelle accrue à la ménopause, comme à la puberté, couplée à l'hypothèse de Deutsch de fantasmes incestueux (même inconscients) liées au fils, est inquiétante, voire scandaleuse. Il faut en convenir.

Les psychanalystes des générations suivantes, ceux de la deuxième partie du XX^e siècle, se sont vite chargés de la faire disparaître. Pour les psychanalystes restés proches des idées de Freud, la solution a été de dénier à la ménopause tout intérêt en tant que sujet psychanalytique. Les livres sur la sexualité féminine s'arrêtent tous, comme d'un commun accord, à la quarantaine. Ou alors, si le sujet est abordé, c'est dans le cadre, nous l'avons dit, d'études sur la vieillesse. Semblent-elles, alors, moins dangereuses, ces Jocastes assoiffées de désirs pour leurs jeunes Oedipes ?

Quelques psychanalystes anglo-saxons - il est vrai qu'ils se dissocient, en général, plus aisément des idées de Freud - ont pu aborder la question de la ménopause, en laissant tomber l'idée d'une augmentation de la libido à ce moment de la vie

Benedek⁸¹ lui oppose une critique culturaliste. Si la physiologie de la ménopause est universelle, les facteurs culturels influencent non seulement l'anticipation que les femmes en ont mais encore la conception que les scientifiques se font de la psychologie du climatère.

Pour Benedek, l'affirmation freudienne d'une excitabilité sexuelle accrue au climatère comme à la puberté est dépassée. L'âge dangereux correspondant à une augmentation - souvent incontrôlable - de l'excitation sexuelle chez les femmes pendant le climatère était une hypothèse qui rendait compte de la situation au temps de Freud. Elle lui concède d'avoir analysé avec perspicacité la scène culturelle de son époque. Dans la Vienne post victorienne, dit-elle, le comportement des femmes à "l'âge dangereux" était décrit et même défini par le slogan, *Torschluss-Panik*, la panique de la porte fermée, en référence à la course en début de spectacle, avant la fermeture des portes de l'Opéra. Freud explique que la course angoissée tient à la peur de la frustration imminente. Pour Benedek, la frustration des femmes au climatère peut toujours venir du monde extérieur, mais ce n'est pas cela la cause de la

pathologie du climatère. “ *Ce qui la motive, c’est un sentiment de frustration interne causée par la perception de l’incapacité à se sentir gratifiée* ”⁸².

Il suffirait, pour qu’elle se sente gratifiée qu’une femme renonce aux pulsions sexuelles au profit de buts plus socialisés, sublimés. L’auto-estime s’origine d’expériences où l’on se dit : “ *Je suis bonne, aimable, j’ai un self accompli*”. Ce qui permet à l’ego d’être investi d’un narcissisme secondaire.

Le pessimisme de Deutsch sur les femmes à la ménopause l’avait dérangée. Elle raconte comment, un an avant sa conférence sur le sujet, par un beau matin ensoleillé, lui est venue une formulation audacieuse : “ *le climatère est une phase de développement* ”⁸³.

L’énergie libérée par l’émancipation de la compétition sexuelle et de la peur d’être rejetée comme objet sexuel, laisse place à l’émergence de talents et qualités insoupçonnables. Le climatère est donc une phase de développement grâce à l’abandon de la sexualité.

Benedek a raison de pointer que dans la maternité réside ce que nous appellerions la fonction phallique pour une femme. Mais qu’en est-il de sa féminité, du désir pour l’autre sexe? Il semble que, pour l’auteur, cela soit dépassé, *outdated*, comme elle le dit des idées de Freud sur l’accroissement de l’excitation sexuelle

En 1990, aux USA, Helena Harris propose *Une révision critique de trois positions psychanalytiques sur la ménopause*⁸⁴.

Harris souligne qu’en quarante cinq ans - de 1894 à 1937 - la position de Freud n’a pratiquement pas bougé : la ménopause est un moment psychologiquement difficile pour une femme. La névrose d’angoisse est, selon lui, induite par l’augmentation de la libido, augmentation habituelle à la ménopause.

Harris est la première à être allé regarder de près ce qu’il avait écrit sur le sujet et à en rendre compte. Mais sa très pertinente consultation de l’index de la *Standard Edition* a pour but de montrer combien toutes ces remarques de Freud relèvent des fausses idées véhiculées pas la médecine de l’époque. Non seulement ses opinions sont erronées, mais il s’est entêté à les répéter pendant un demi-siècle. Harris nous donne un aperçu de l’approche que certains psychanalystes américains ont de Freud.

Y aurait-il intérêt, aujourd’hui, à reformuler une conception freudienne de la ménopause ? En quoi consisterait-elle ? Voilà ce qu’il convient, maintenant, d’aborder.

¹ Même dans les reprises ajoutées en 1915

² Freud S. : (1923) *L’organisation génitale infantile*, O. C. vol. XVI, P. 306.

³ Freud S. : Op. cit. p. 308-309.

⁴ Dans une note du bas de cette même page.

⁵ Freud S. : Op. cit. n.2, p. 308

⁶ Freud S. : (1922) *La tête de Méduse*, O. C., vol XVI p. 163-164 ; G. W., vol. XVII, p.47.

⁷ Rabelais : “ Pantagruel, Le Quart Livre ”, chap. 47, in *L’Intégrale*, ED. du Seuil, Paris, 1973.

⁸ Voir la partie Pourquoi ménopause et vieillesse ?

⁹ Gynécologue et psychosomaticienne, elle est au bureau de l’AFEM.

¹⁰ Lachowsky M. : “ Qui a peur de la ménopause ? ”, in *Femmes, médecins et ménopauses*, Berger-Levrault, Age Santé Société, Paris 1999, p. 79-85.

¹¹ Lachowsky M. : “ Qui a peur de la ménopause ? ”, in *Femmes, médecins et ménopauses*, Berger-Levrault, Age Santé Société, Paris 1999, p. 79-85.

¹² Lachowsky M. : “ Qui a peur de la ménopause ? ”, in *Femmes, médecins et ménopauses*, Berger-Levrault, Age Santé Société, Paris 1999, p. 79-85

¹³ Lachowsky M. : “ Qui a peur de la ménopause ? ”, in *Femmes, médecins et ménopauses*, Berger-Levrault, Age Santé Société, Paris 1999, p. 79-85¹⁴ Lachowsky M. : “ Qui a peur de la ménopause ? ”, in *Femmes, médecins et ménopauses*, Berger-Levrault, Age Santé Société, Paris 1999, p. 79-85¹⁵ Lachowsky M. : “ Qui a peur de la ménopause ? ”, in *Femmes, médecins et ménopauses*, Berger-Levrault, Age Santé Société, Paris 1999, p. 79-85

¹⁶ Lachowsky M. : “ Qui a peur de la ménopause ? ”, in *Femmes, médecins et ménopauses*, Berger-Levrault, Age Santé Société, Paris 1999, p. 79-85¹⁷ Lachowsky M. : “ Qui a peur de la ménopause ? ”, in *Femmes, médecins et ménopauses*, Berger-Levrault, Age Santé Société, Paris 1999, p. 79-85¹⁸ Lachowsky M. : “ Qui a peur de la ménopause ? ”, in *Femmes, médecins et ménopauses*, Berger-Levrault, Age Santé Société, Paris 1999, p. 79-85¹⁹ Lachowsky M. : “ Qui a peur de la ménopause ? ”, in *Femmes, médecins et ménopauses*, Berger-Levrault, Age Santé Société, Paris 1999, p. 79-85²⁰ Lachowsky M. : “ Qui a peur de la ménopause ? ”, in *Femmes, médecins et ménopauses*, Berger-Levrault, Age Santé Société, Paris 1999, p. 79-85²¹ Ravera L. : *Né Giovani né vecchi*, éd. Mondadori, Milano, 2000.

²² Mais cette terreur face à la ménopause saisira surtout le conjoint masculin menacé lui-même par l'âge. Un partenaire plus jeune est rarement pris dans cette panique ; il a encore la vie devant lui ou croit l'avoir.

²³ Lidia Ravera cite deux cas de ce genre dans son livre : Ravera L. : *Né Giovani né vecchi*, éd. Mondadori, Milano, 2000,

²⁴ Deutsch H.: (1944) *La psychologie des femmes: étude psychanalytique*, PUF, Paris 1967, vol. II p. 391-418.

²⁵ FREUD (S.) (1895), *Du bien-fondé à séparer de la neurasthénie un complexe de symptômes déterminé, en tant que “ névrose d'angoisse ”*, Œuvres Complètes, vol. III, PUF, Paris, 1989, G. W. vol. I

²⁶ Strachey J., dans la *Standard Edition*, ajoute là une note : “ Ceci semble être le premier usage publié du terme de libido chez Freud. ” S. E., vol III, p. 102, n. 1

²⁷ FREUD (S.) (1895), *Du bien-fondé à séparer de la neurasthénie...*, idem, p. 43

²⁸ FREUD (S.) (1895) *ibidem*, p. 52

²⁹ FREUD (S.) (1895) *ibidem*, p. 53

³⁰ FREUD (S.) (1912), *Des types d'entrée dans la maladie névrotique*, Œuvres Complètes, vol. XI, PUF, Paris, 1988, p. 124

³¹ CORBIN (A.), “ La petite bible des jeunes époux ”, in *L'amour et la sexualité, Les Collections de L'histoire n° 5*, Paris, 1999, p.82-87.

³² Ces ouvrages médicaux “ fonctionnent comme des manuels de gestion spermatique. A chaque page se retrouve le fantasme de la déperdition. ” Les praticiens concèdent au jeune homme vigoureux deux ou trois coïts hebdomadaires, “ quant à l'époux qui frise la cinquantaine, il devra se contenter d'un orgasme toutes les trois semaines. ” A propos de l'âge où il convient de cesser tout rapport, certains médecins mettent la limite à la cinquantaine tandis que d'autres “ admettent, avec prudence, les ébats des quinquagénaires ”. Au-delà, s'impose l'interdit.

³³ DELBES (C.), GAYMU (J.), “ L'automne de l'amour : la vie sexuelle après 50 ans ”, in *Population*, revue I.N.E.D., nov.-déc. 97, n° 6, éd. de l'I.N.E.D., Paris, p. 1439-1484.

³⁴ L'idée qu'une femme peut atteindre enfin à la jouissance féminine, une fois qu'elle a fait, à la ménopause, le deuil de sa mère, est proposée par Madeleine Gueydan. GUEYDAN (M.), *Femmes en ménopause, nouvelle temporalité*, thèse de psychopathologie, Univ. Valéry, Montpellier III (C.I.R.P.C.), 1991

³⁵ Deutsch H.: (1944) *La psychologie des femmes: étude psychanalytique*, PUF, Paris 1967, vol. II p. 391-418

³⁶ Nous savons, par son biographe, qu'elle eut alors une liaison avec Sandor Rado.

³⁷ Voir à ce propos le livre très intéressant de Jacqueline Schaeffer: *Le refus du féminin*, PUF., Paris, 1997,

³⁸ Lacan J. : (1969-1979) *Le Séminaire, livre XVII: L'envers de la psychanalyse*, Le Seuil, Paris, 1991, p. 84.

³⁹ Deutsch H.: Op. cit. p.404

⁴⁰ Trouver jouissance à se faire baiser, suppose pour une femme, qu'elle ait pu faire un trajet de mise entre parenthèses des défenses narcissiques du moi.

⁴¹ Roazen P.: Op. cit. p. 406.

⁴² A l'époque, Lieberman n'avait jamais été capable de quitter sa femme et d'assumer sa relation avec la jeune Helene.

⁴³ *Ibidem*, p. 281.

⁴⁴ Deutsch H.: Op. cit. p.398.

⁴⁵ Parmi les récits d'analyse nous verrons comment Ingrid et Lucia parleront de ce problème dans leur couple.

⁴⁶ Paru dans Marie Claire, n° ***

⁴⁷ Delbès C., Gaymu J: “ L’automne de l’amour: la vie sexuelle après 50 ans ”, in *Population*, revue. de I. N. E. D., nov. – déc. 1997, n° 6, éd. de l’I.N.E.D., Paris, p.1439-1484.

⁴⁸ Jaspard (M.): *La sexualité en France*, La découverte, Coll. Repères, Paris,1997, 125p.

⁴⁹ Delbès C., Gaymu J: op. cit. p. 1439.

⁵⁰ Grâce au rapport Kinsey, mais aussi au rapport Master et Johnson de 1966.

⁵¹ Dite enquête Simon.

⁵² Ce qui les met sur la piste d’une pareille hypothèse, c’est que les autres comportements, notamment les formes d’organisation des loisirs, ne semblent pas changer à ce moment de la vie.

⁵³ Enquête ACSF.

⁵⁴.

⁵⁵ L’environnement social et le vieillissement physiologique diffèrent selon le milieu socioprofessionnel et ont des effets sur la vie sexuelle.

⁵⁶ Qui est, à peu près, la même, malgré la difficulté à comparer les cohortes qui ne sont pas tout à fait les mêmes en terme de la taille des classes d’âge.

⁵⁷ Et les trois quarts de ces derniers n’ont pas eu de rapports depuis au moins cinq ans.

⁵⁸ Si 5% de femmes mariées n’ont pas de rapports après 50 ans, elles sont 15%, entre 60 et 69 ans, à ne pas en avoir eu.

⁵⁹ 85% des hommes de la classe d’âge 50-69 ans sont mariés, 71% seulement des femmes.

⁶⁰ Delbès C., Gaymu J: op. cit. p.1444.

⁶¹ Nous ne pouvons ici que regretter l’absence de catégories intermédiaires, en particulier pour les femmes de 45 à 49 ans car la clinique nous mène à suspecter un premier ralentissement de l’activité sexuelle, dû à des problèmes de culpabilité, comme nous le reverrons dans la partie clinique.

⁶² Souvenons-nous de ce que dit Guessous : au Maroc, une femme qui n’a plus ses règles, et dit apprécier de faire l’amour, est prise pour une folle.

⁶³ Op. cit. p. 1464.

⁶⁴ Delbès C., Gaymu J: op. cit. p.1474

⁶⁵ Tandis que l’inverse s’observe chez les hommes

⁶⁶ Op. cit. p. 1478

⁶⁷ Gueydan Madeleine : “Femmes en ménopause ”, éd Erès, Toulouse, 1991. Ce livre reprend une partie de sa thèse de doctorat sur la question : “ Femmes en ménopause, nouvelle temporalité, thèse de psychopathologie, Université Paul Valérie, Montpellier III (C.I.R.P.C.), Janvier 1991.

⁶⁸ Gueydan rappelle que parfois c’est l’inverse qui se produit, induisant la survenue d’une mélancolie

⁶⁹ Ibidem p. 33.

⁷⁰ Notre clinique des femmes frigides de la trentaine semble corroborer cette hypothèse de Gueydan.

⁷¹ Le *Collectif pour la Santé des Femmes de Boston (Boston Women’s Health Collective)*. Ce même collectif s’est ensuite penché sur la crise du milieu de la vie et a produit un livre consacré aux femmes au-delà de 40 ans: *Ourselves, growing older*. Il porte en sous titre : *Women Aging with knowledge and Power*, ce que l’on peut traduire par: *Que les femmes prennent de l’âge avec savoir et pouvoir*.

⁷²Cité par Mimoun S. : “ Ménopause et sexualité ”, in *Traité de gynécologie-obstétrique psychosomatique*, organisé par S. Mimoun, Médecine-Sciences, Flammarion, Paris, 1999, p. 293-302

⁷³ Président de la SPGOP : Société française de gynécologie-obstétrique psychosomatique.

⁷⁴ La prise d’androgènes peut cependant produire des effets secondaires indésirables

⁷⁵ Bachmann GA. : “ Influence of menopause on sexuality ”, in *Int. J. Fert. Menopausal Stud.*, 1995, 40 (Suppl. 1): 16-22. Cité par Mimoun.

⁷⁶ Mimoun S. : “ Ménopause et sexualité ”, in *Traité de gynécologie-obstétrique psychosomatique*, organisé par S. Mimoun, Médecine-Sciences, Flammarion, Paris, 1999, p. 293-302.

⁷⁷ Il est vrai que Sylvain Mimoun, comme d’autres gynécologues psychosomaticiens de la SFGOP, a de bonnes connaissances psychanalytiques. Mais sur ce point, la société de gynécologie-obstétrique psychosomatique française fait exception par rapport aux sociétés sœurs dans le monde.

⁷⁸ Guessous S. N. : *Printemps et automne sexuel : Puberté, ménopause, andropause au Maroc*, EDDIF, Autres Temps, 2000.

⁷⁹ Maria Langer⁷⁹ rappelle l'hypothèse de Deutsch selon laquelle une femme à la ménopause aura un choix d'objet incestueux du côté de la génération des fils, mais elle ne la développe pas. Gueydan aussi la cite en passant, mais ne la discute pas non plus.

⁸⁰ Par exemple, ceux écrits par Mann et Zweig.

⁸¹ Benedek T.: (1948) " Climaterium: A Developmental Phase ", in *Psychoanalytic Investigations*, New York: Quadrangle, 1973, pp. 322-345. Cet article avait été publié une première fois dans *Psychoanalytic Quarterly*, XIX (1950), 1-27. Nos pages de référence correspondent à l'édition de 1973.

⁸² Benedek T.: Ibidem, p.344

⁸³ Mais, au moment de sa conférence dans sa société de psychanalyse, elle n'osa définir le climatère normal qu'en termes de: " adaptation psychologique progressive à un processus biologique régressif".

⁸⁴ Harris H.: " A critical view of three psychoanalytical positions on menopause ", in *The meanings of menopause*, ed. R. Formanek. Hillsdale, NJ: Analytic Press pp. 65-77.